

Causerie au bal

À Madame ***.

Et je vous ai revue, et d'espérance avide

J'ai rougi ; près de vous un fauteuil était vide ;

Et votre œil sans courroux sur moi s'est reposé,

Et je me suis assis, et nous avons causé :

« – Que le bal est brillant, et qu'une beauté blonde,

Nonchalamment bercée au tournant d'une ronde,

Me plaît ! sa tête penche ; elle traîne ses pas.

– Vous, madame, ce soir, vous ne dansez donc pas ?

– Oui, j'aime qu'en valsant une tête s'incline ;

J'aime sur un cou blanc la rouge cornaline,

Des boutons d'oranger dans des cheveux tout noirs,

Les airs napolitains qu'on danse ici, les soirs ;

Surtout j'aime ces deux dernières barcaroles ;

Hier on me les chantait, et j'en sais les paroles.

– Qu'un enfant de quatre ans, n'est-ce pas ? dans un bal

Est charmant, quand, tout fier, et d'un pas inégal

Il suit une beauté qui par la main le guide,

Et qui le baise après, rayonnant et timide.

– Au milieu de ce bruit, comme votre enfant dort,

Madame ! ses cheveux sont, au soir, d'un blond d'or.

Il sourit ; en rêvant, lui passe une chimère ;

Il entr'ouvre un œil bleu : c'est bien l'œil de sa mère. »

– Et mille autres propos. Mais qu'avez-vous déjà ?

J'ai cru revoir l'air froid qui souvent m'affligea.

Avons-nous donc fait mal ? d'une voix qui soupire

Ai-je effrayé ce cœur, ou d'un trop long sourire ?

Ai-je parlé trop bas ? ai-je d'un pied mutin

Agacé sous la robe un soulier de satin ?

Saisi trop vivement un éventail qui glisse ?

Serré la main qui fuit, au bord de la pelisse ?

Ai-je dit un seul mot de regrets et d'amours

Mais qu'au moins nous causions et longtemps et toujours !

Charles-Augustin Sainte-Beuve (1804-1869)

